

nasillarde d'une vénérable gazette qu'ils prennent à sept ou huit; chacun la paie à son tour, et, de cette manière, ils peuvent pleurer tout à leur aise, avec un sou de dépense par semaine. L'économie est sans doute une belle chose, mais ils devraient la porter dans leurs réflexions, encore plus assommantes que le journal lui-même, et qui arrivent si bêtement dans une conversation saupoudrée de termes d'épicerie, de bonneterie et de quincaillerie, car tous sont des marchands retirés, honorables commerçants, je n'en doute pas, j'en jurerais même, citoyens recommandables, amis de l'ordre et du juste-milieu, qui n'ont jamais troublé le repos de la ville pendant la nuit, car, dès l'assemblée des notables, ils se couchaient à huit heures et demie; mais tous gens qui, après un ample examen, vous arrachent l'exclamation: ce monsieur m'a l'air d'un bien brave homme!

Au Luxembourg c'est mieux que cela, les boucles de souliers sont en or, ainsi que la pomme de la canne et les breloques. Là, vous entendrez une conversation plus savante sinon plus amusante; chacun lit son journal. Cette gérontocratie-là tient le milieu entre les Tuileries et le Marais; il y a des magistrats intègres; il y a de vieux officiers qui promènent modestement le peu de membres qu'ils ont rapportés des capitales

étrangères, et pour ceux-là il faut, à l'aspect de leur ruban rouge et de leurs mutilations, il faut, dis-je, il faut s'écrier comme don Ruy Gomez:

Il prit trois cents drapeaux, gagna trente batailles,  
Et mourut pauvre. Altesse, saluez!

On y rencontre aussi beaucoup de rentiers; il y en a partout, sans compter les pensionnés, les uns sur la liste civile, et d'autres par les cours étrangères, pour services rendus à la France en 1815, 1816 et suivantes.

Aux Tuileries, au contraire, les vieillards gardent un air de jeunesse; leur toilette, sans être élégante, est plus riche; ils sont tous en quelque sorte à la mode, car ils l'ont suivie longtemps, et s'ils se sont laissé devancer par elle, ils ont au moins conservé une habitude de coquetterie qui ne nous quitte jamais, quand une fois elle a été notre occupation.

Vous pourrez écouter de graves discours sur la politique transcendante; quelques-uns peuvent en parler, mais tous en parlent, quelquefois l'un après l'autre, souvent tous ensemble. L'essentiel est de passer la journée sans ennui; on y arrive après avoir défait et reconstruit vingt fois tout l'édifice politique de l'Europe. Mais qu'importe, ce qu'on a fait et ce qu'on a dit est bien fait et bien dit, puisque le but proposé a été rempli,

et que le soir et les douces causeries d'intérieur arrivent sans peine et sans fatigue.

A voir quelques-uns de ceux qui portent encore les cheveux frisés avec soin, et la cravate blanche et fine à coins brodés, à les voir, dis-je, s'acheminer avec un petit air gaillard vers le faubourg Saint-Honoré, on pense à Béranger, car ces ci-devant jeunes hommes-là ont encore dans les yeux tout le feu et tout l'esprit du vieux célibataire; on croit de loin les entendre fredonner avec un petit rire railleur et capable :

Allons, Babet, un peu de complaisance,  
Un lait de poule et mon bonnet de nuit.

La cabane aux journaux, dont il a été parlé lors de la description géographique de la petite Provence, est le bienheureux endroit où se rencontrent tous les habitués. Chacun a son journal de prédilection, et celui qui vient demander *la Tribune*, toise avec dédain celui qui réclame une *Gazette*; l'un a été républicain et le sera toujours, l'autre est au moins juste-milieu, s'il n'est pis que cela; il ne faut pas s'étonner des regards courroucés qu'ils échangent.

La politique, qui trouble la tête des jeunes gens, peut bien aussi remplir les restes de la vie de ceux qui ont plus ou moins participé aux grands événements dont, chaque jour encore, le

récit vient réchauffer notre enthousiasme, à nous autres. Aussi avec quel orgueil j'ai vu ces vétérans de tous les partis rappeler leurs titres! Tenez, regardez vous-même! Il y a sur le second banc, à votre droite, un vieux politique, à coup sûr, car sa tête est chauve, et son œil vif. Approchons, le voilà qui vient de reprendre sa canne, sur laquelle un enfant courait à cheval, il la frappe avec force contre terre, puis, appuyant son menton sur ses mains, il s'écrie avec une confiance intime de son importance :—Moi, monsieur, j'étais aux Cinq-Cents!

Mais voilà qu'un antagoniste se présente; au bout du même banc, voyez cet homme qui porte un ruban rouge avec une rosette, il traçait des lignes sur le sable, et, pour balancer l'importance de l'ancien représentant du peuple, il se retourne avec feu, relève ses lunettes sur son front, et regardant son adversaire en face, il lui dit de la voix, du geste et du regard :—Moi, monsieur, j'étais à Quiberon.

— Et peut-être à Gand, répond l'autre.

— Oui, monsieur, j'y étais; j'étais....

— Eh! parbleu, vous êtes émigré!

— J'ai eu cet honneur, monsieur!

— Aristocrate!

— Jacobin!

— Aristocrate!

— Jacobin!

Et ces épithètes, répétées à plusieurs reprises, terminent la conversation par un bruit sourd, comme la fin d'un orage.

Plus loin, des récits de batailles occupent un auditoire attentif et la bouche béante; les vieux soldats racontent non seulement ce qu'ils ont vu, mais aussi ce qu'ils ont éprouvé, et leurs fatigues si pénibles et si glorieuses. Alors vous pourrez frissonner devant les glaciers de la Néva, le froid vous prendra aux cheveux en suivant le vétéran sur la dernière planche d'un pont qui va s'écrouler avec fracas dans un gouffre appelé la Moscowa; écoutez-le bien le vieux soldat, et vous croirez voir la Russie toute blanche de neige et toute rouge de sang, car il raconte sa dernière campagne, celle après laquelle il a dû dire: C'est assez! Sa halte forcée n'a pas été faite dans la boue; aussi en parle-t-il avec délices; tous ses souvenirs affluent avec impétuosité; il se rappelle ses vieux compagnons; beaucoup sont morts, morts là-bas, loin de la patrie, et lui qui l'a revue, il pleure les absents. « Où sont leurs corps? » se dit-il quelquefois. Hélas! le premier printemps a tout emporté à la fonte des glaces; la débâcle pour les morts a suivi celle pour les vivants! Il pleure, le vieux, en disant cela, et les petits garçons, qui ont suspendu leur course pour l'écouter, regardent avec curiosité ses pieds

dans de larges chaussons, et se disent entre eux: *Vois-tu, pauvre homme! il a eu les pieds gelés!*

Puis, quand le soleil a changé de place, ou plutôt quand notre terre en a changé, le vieil officier prend sa canne, et va s'asseoir sur un autre banc où le soleil donne encore; il fait ainsi le tour de la petite Provence, humant la chaleur, lui qui en a été privé si long-temps.

Des sièges, des batailles, des attaques, des retraites font le sujet des conversations de la plupart des vieux militaires qui sont là; ceux de l'armée du Rhin racontent à ceux de l'armée d'Italie, et ceux-ci à leur tour parlent de la Toscane et du Saint-Père. Oh! vous pouvez aller écouter aussi, il est probable que vous apprendrez quelque chose des deux côtés, car la démonstration suit toujours la parole, et toute leur citadelle avec ses bastions, ses courtines et ses demi-lunes, est tracée sur le sable; chaque corps d'armée occupe sa position, toujours exacte, car ils ne parlent que de ce qu'ils ont vu (avis au public), et si tout le dessin n'est pas effacé par un enfant qui passe au grand galop de son cerceau, en moins d'une heure vous aurez toute l'attaque et la défense de Saint-Sébastien et de tant d'autres places, au nombre desquelles il ne faut pas compter la défense de Paris en 1815, et cela pour causes trop connues.

Chaque saison voit varier les heures de réunions à la petite Provence, et ce n'est que dans les deux ou trois mois les plus chauds de l'année que vous y verrez grande foule le matin et le soir; dans les autres temps, c'est en plein jour, au moment où la chaleur est forte, qu'on y trouve les habitués, tant vieux que bambins.

Sitôt que le soleil baisse, dès qu'il n'y a plus qu'un rideau rouge au-dessus des arbres des Champs-Élysées, chacun s'achemine lentement et comme à regret vers sa demeure, en se promettant bien de se revoir le lendemain à heure fixe, car un des grands besoins du pays est d'avoir toujours sa montre parfaitement à l'heure; on voit même quelquefois des discussions sur quelques minutes, discussions qui durent un temps beaucoup plus long que le sujet ne semblerait le comporter.

Cette parole qu'on se donne pour le lendemain, chaque fois qu'on se quitte, est gardée avec une religion d'autant plus grande, que tous ne peuvent qu'y gagner en santé, en bonheur et en gaieté. C'est un malheur peut-être chez nous, mais il faut convenir que Figaro est un homme bien profond, quand, pour garant de sa fidélité, il donne, comme s'il avait deviné l'aventure de nos jours, non une parole vaine, non des protestations auxquelles il faudrait être fou pour

y croire, mais un mobile bien plus grand, bien plus sûr, son intérêt personnel! Quel mot! il est à toute la hauteur du siècle gigantesquement mesquin où nous vivons.

Mais tout n'est pas joie et bonheur; il se rencontre aussi des jours de deuil, et d'un deuil vrai, car il porte au cœur. Quand un des habitués manque, on s'informe de lui, ses amis les plus intimes sont interrogés; quelquefois le vieux garçon a fait une fin, il s'est marié, et l'on sourit; mais souvent, trop souvent, hélas! une maladie fâcheuse le retient chez lui solitaire et triste; alors on récapitule tous les noms de ceux qui ont cessé de venir pendant l'année, on craint pour le malade, et quand il reparait, encore pâle et souffrant, il est entouré de prévenances qui lui font oublier le faux pas qu'il a fait au bord de la tombe. Mais aussi quelquefois la maladie empire, on se demande alors son adresse, et ceux qui ne le connaissent même que de vue, quittent le jardin un quart d'heure plus tôt que de coutume, pour aller s'informer de sa santé. Puis, quand on apprend sa mort, la consternation est générale, et sa place favorite reste inoccupée plusieurs jours, comme si on l'attendait encore.

Un tel événement ne peut que frapper tous ces gens si près eux-mêmes de leur fin; aussi ré-

fléchissent-ils intérieurement; ils demandent au juste l'âge du défunt, et, s'ils sont plus âgés, cette nouvelle les effraie; s'ils sont plus jeunes, ils calculent la différence d'âge; c'est comme un deuil public, et celui-là n'est pas commandé. Aussi ces jours-là les bancs sont presque silencieux, on échange gravement une prise de tabac, sans même se dire où il a été acheté. Le vieux marin jure à peine, et ne rit même pas quand des enfants lui jettent du sable sur ses souliers; c'est qu'une fois arrivé à un âge avancé, à chaque nouvelle mort qu'on apprend on se voit de plus en plus isolé, et on tremble pour soi; c'est comme un homme suspendu au sommet d'un édifice, et qui sent se détacher une à une les pierres qui le soutiennent, il compte celles qui restent, et ferme les yeux à la dernière.

Les Lovelaces du siècle dernier ont conservé leurs habitudes de sourire, et minaudent encore auprès des jolies petites femmes de chambre, mais ceux-là déparent le tableau au lieu de l'animer de couleurs vivaces, ils font ombre; heureusement ils sont en petit nombre, car je ne connais rien de plus fâcheux que d'être obligé de trouver ridicule un homme à figure vénérable. Il n'y a qu'une œuvre satanique qui puisse pousser un homme à prostituer ses cheveux blancs. Il faut plaindre ceux-là.

Les bonnes si jolies, si fraîches avec leurs toilettes soignées, leurs robes blanches ou roses, et leurs cheveux bouclés, font, l'été, le plus charmant contraste avec les habits sévères, les cheveux blancs ou les larges perruques des vieillards; et leur tournure pincée semble encore mieux montrer toute la pétulance des petits étourdis qu'elles dirigent avec une gravité vraiment doctorale.

Tout cet ensemble est pittoresque comme une mascarade d'artistes, c'est une féerie!

Allez donc à la petite Provence, les habitants n'en sont pas à dédaigner: les enfants vous amuseront et parviendront peut-être à dérider votre front soucieux, le plus souvent sans sujet, avec leurs mines, leurs essais de force ou leurs naïvetés; et pour les vieillards, pensez bien qu'eux aussi ont été jeunes, et jeunes dans un temps où le siècle l'était aussi, dans un temps où la nation bondit à plusieurs reprises dans sa cage, et finit par la briser en éparpillant les barreaux sur les peuples et sur les rois. Cette époque des saturnales de la liberté, tous l'ont traversée, et beaucoup d'entre eux, la tête haute et le cœur aussi, avec une bonne lame à la main, ou cuirassés d'un courage d'airain à la tribune; ces hommes-là en valent bien d'autres, car lorsqu'on a su

vivre avec honneur dans un temps tout neuf d'institutions et de pensées vigoureuses, l'âme, qui ne vieillit pas, en conserve toujours de sublimes restes; c'est comme les vieux glaives trouvés dans les fouilles, le fourreau tombe en lambeaux, mais la lame pourrait au besoin trancher une tête.

Enfin, des pensées généreuses germent à la petite Provence, plus peut-être que partout ailleurs, et au moins celles-là sont vraiment belles, car ceux qui les enfantent sont en dehors de la vie publique, et par conséquent aucune arrière-pensée ne peut salir un mot noble ou désintéressé. C'est peut-être le seul endroit de notre France où l'on puisse savoir au juste l'opinion d'un homme. Ainsi, vous, qui voulez entendre prononcer ces beaux mots de patrie et de liberté, et cela sans intérêt personnel et sans espoir de gratification, mais seulement pour l'amour de l'une et de l'autre; vous, dis-je, qui voulez entendre prononcer dignement ces beaux mots, allez à la petite Provence.

Et si tout ceci ne suffit pas pour vous peindre les habitants de ce pays perdu dans une atmosphère de modes et de poussière, alors adressez-vous à Charlet.

Quoi! toujours renvoyer à Charlet, quand on

ne sait que dire? s'écriera-t-on. Oui, messieurs, oui, toujours à Charlet, car il est seul aujourd'hui pour la philosophie des mœurs simples et naïves.

GUSTAVE D'OUTREPONT.

